

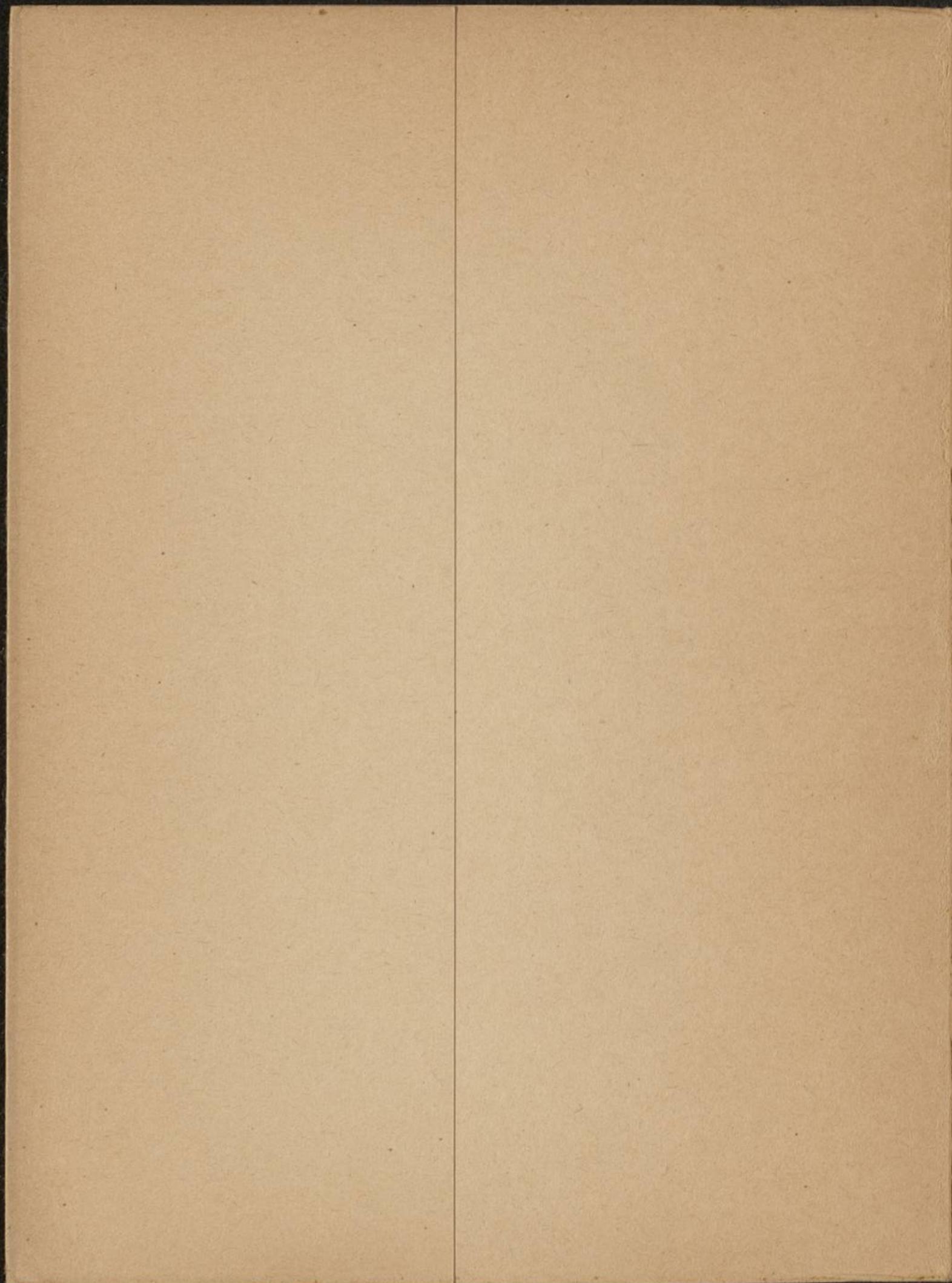
D.-J. D'ORBAIX

LE
BEAU DIMANCHE

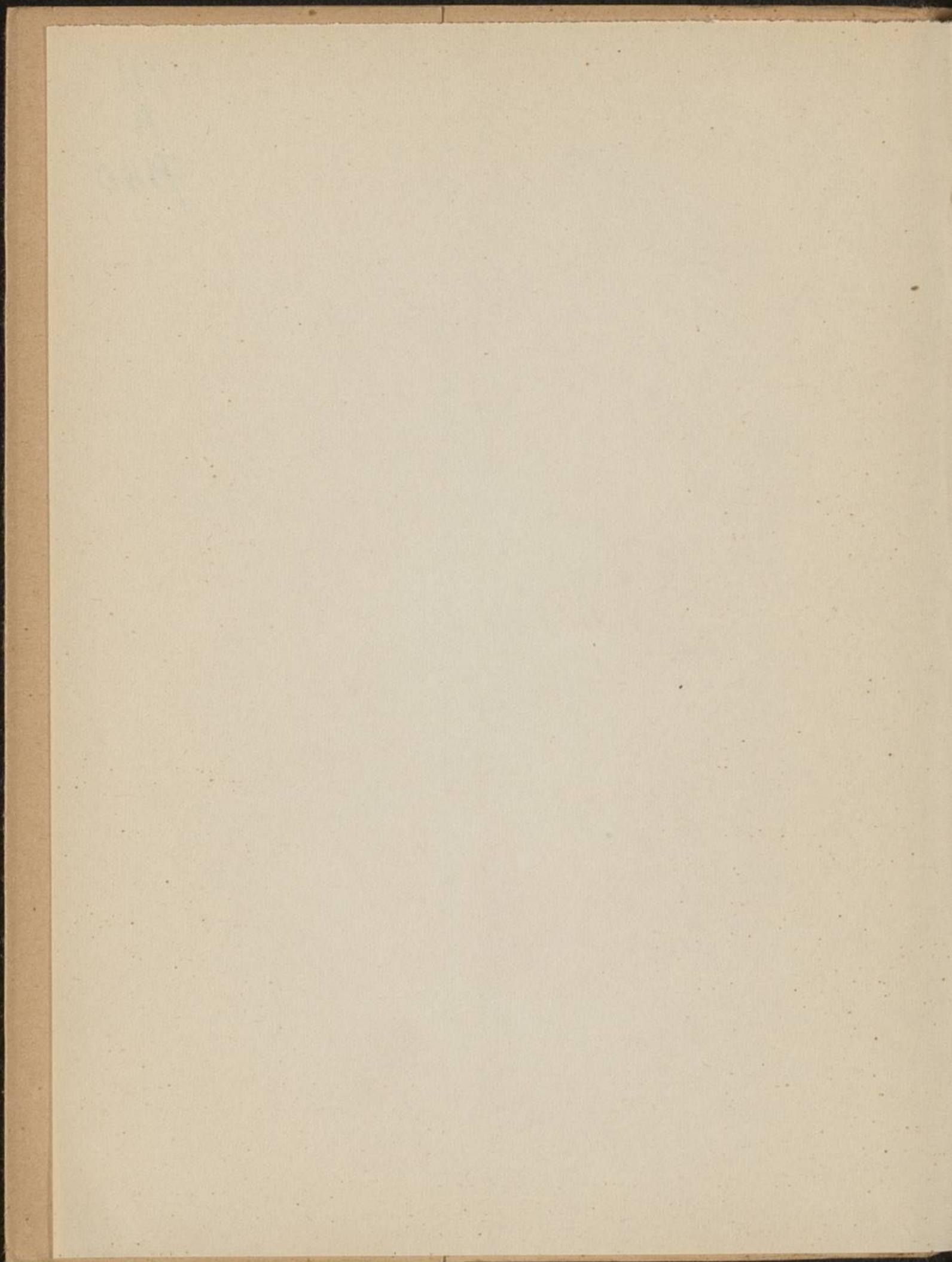
COUCHANTS D'ARGILE
NOËL DE GUERRE



ÉDITIONS DES ARTISTES



ML
A
7140



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 exemplaires sur simili japon, numérotés
de 1 à 10,

600 exemplaires sur vélin mar, numérotés de
11 à 610.

LE BEAU DIMANCHE
ces exemplaires constituent l'édition
originale.

EXEMPLAIRE N° 218

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 exemplaires sur Simili Japon, numérotés
de 1 à 10,

600 exemplaires sur vélin mat, numérotés de
11 à 610,

ces exemplaires constituant l'édition
originale.

EXEMPLAIRE N° 248

XI B A I X

DU MEME AUTEUR :

Contes Wallons (Williams Bruxelles) (épuisé)
Vies Anciennes (Vannoy Bruxelles) (épuisé)
Vies Anciennes Nouvelle édition suivie de trois récits
(L'histoire moderne) (épuisé)
Le Don du Manteau (2 mille) Editions de Belgique
Bruxelles (épuisé)

BEAU DIMANCHE

LE BEAU DIMANCHE

Contes et nouvelles de J.-M. Leconte de Lisle
de l'Institut de France
Cinq contes avec des illustrations de Paul Ivoi
sur une (Vannoy Bruxelles)
Cinq contes (2 mille) Editions des Artistes Bruxelles
Ouvrage Editions des Artistes Bruxelles
L'Éclair de la Renaissance (2 mille) Editions des Artistes
Bruxelles
Le Village Évoqué Avec onze images de l'artiste de
Pierre d'Oyden (Vannoy Bruxelles)
Les Contes de la Renaissance Editions des Artistes
Bruxelles Prix Editeur 1911.
Les Contes de l'histoire Nouvelle édition. Office
international de l'édition Bruxelles



EDITIONS DES ARTISTES

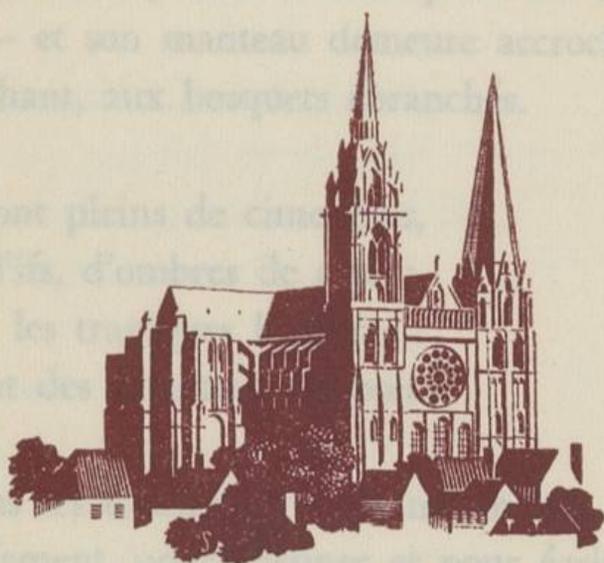
DU MEME AUTEUR :

- CONTES WALLONS. (Willems, Bruxelles) (*épuisé*).
VIES AGRESTES. (Vromant, Bruxelles) (*épuisé*).
VIES AGRESTES. Nouvelle édition, suivie de trois récits.
(Librairie Moderne) (*épuisé*).
LE DON DU MAITRE (6^e mille). Editions de Belgique,
Bruxelles (*épuisé*).
LE TEMPS DES COQUELICOTS. Nouvelle édition. Ed. Labor,
Bruxelles.
LA CAMPAGNE ENCHANTÉE (6^e mille). Dessins de J.-M. Ber-
trand. Office de Publicité, Bruxelles.
CONTES ET NOUVELLES. Dessins de J.-M. Bertrand. Office
de Publicité, Bruxelles.
CIELS PERDUS, avec un frontispice de Pierre d'Orbaix à
huit ans. (Vromant, Bruxelles.)
CLOCHE INTERDITE (2^e éd.). Editions des Artistes, Bruxelles.
OGIVES. Editions des Artistes, Bruxelles.
L'ELÉGIE DE LA REINE (6^e éd.). Editions des Artistes,
Bruxelles.
LE VILLAGE ENVOLÉ. Avec onze images de l'enfance de
Pierre d'Orbaix. (Vromant, Bruxelles.)
LES COMPLAINTES DE L'ABSENCE. Editions des Artistes,
Bruxelles. Prix Edgar Poe 1941.
LES COMPLAINTES DE L'ABSENCE. Nouvelle édition. Office
international de Librairie, Bruxelles.

D.-J. D'ORBAIX

LE
BEAU DIMANCHE

COUCHANTS D'ARGILE
NOËL DE GUERRE



ÉDITIONS DES ARTISTES

Copyright by ÉDITIONS DES ARTISTES - 1942
Tous droits réservés pour tous pays.

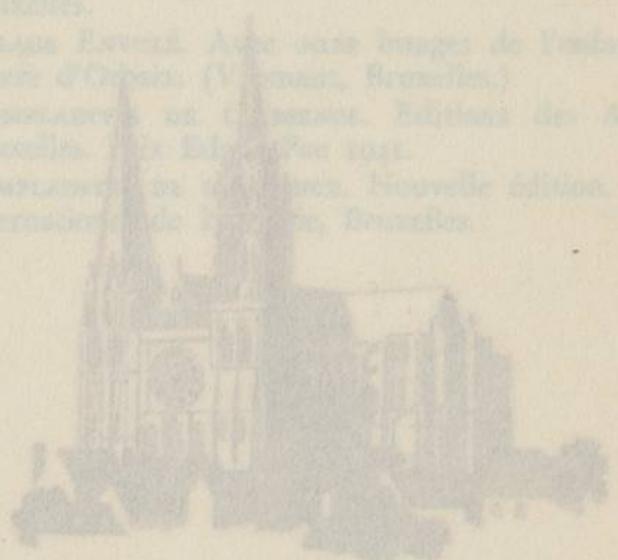
D. J. DORBAIX

DE MEME AUTEUR :

Les Villes de la Région (Villes de la Région) (1938)
 Les Villes de la Région (Villes de la Région) (1938)
 Les Villes de la Région (Villes de la Région) (1938)
 Les Villes de la Région (Villes de la Région) (1938)
 Les Villes de la Région (Villes de la Région) (1938)

BEAU DIMANCHE

Office de l'Édition, Bruxelles
 Office de l'Édition, Bruxelles



ÉDITIONS DES ARTISTES

Copyright by « EDITIONS DES ARTISTES » 1942
 Tous droits réservés pour tous pays.

Liminaire

I

LA guerre a mis en deuil mon beau dimanche...
Après son été blanc, Saint Martin peint les branches
De rouge — et son manteau demeure accroché
Sur le couchant, aux bosquets ébranchés.

Les vents sont pleins de cimetières,
De reflets d'ifs, d'ombres de croix;
C'est d'eux, les tragiques lumières
Qui tombent des rameaux des bois...

Ce soir, dans les tourments, voici ma main
Sans tremblement, pour dessiner et pour écrire

Un poème, que j'aimerais à vous redire
A voix basse, en suivant avec vous le chemin
Presque perdu, qui mène encore au rêve humain...

Ah! dormir..., s'éveiller sous le dernier nuage
Qui tonne et rayonne au bout de l'orage!
Et rire au ciel, à belles dents,
A la terre, à la paix du printemps!
... Oui, dormir, comme en voyage,
En jouant avec des images
Couleur de cœur et de beau temps...

II

JEU de la feuille et de la flamme,
Bonjour, royaume de mon âme!
Sésame! ô pays oublié!

Le vent, les cheveux de l'aurore,
Je n'en étais pas délié :
Sur moi, je sens, d'un peuplier
Trembler le drapeau sonore...

Je reviens boire à la croisée
Où n'a pas fini de ruisseler Dieu
Et, soudain, la terre prend feu,
L'oiseau fuse, de la rosée :

Il touche, de l'aile encor,
Son reflet dans la fenêtre,
Puis, d'un vol de pourpre et d'or,
Va tracer le cercle champêtre...

Un poète Au jour, tremblante fleur de sauge,
A voix La cloche sème sa couleur;
Presque Comme un bourdon, comme une horloge,
J'écoute bourdonner mon cœur,
Ahl dormir... s'éveiller...
Qui Et je regarde, ouverts au vent,
Et Sur les prés, les murs des chaumines
A Qui suivent, de leurs voiliers blancs,
...Où Les nuages, blanches collines...

III

Ainsi, j'entre dans ce dimanche :
Comme un versoir mire un labour,
Le temps me revient à rebours
Sous un lent passage de branches.

Entre les nacres du gazon
Où joue une jeune poussière,
Des chemins chauffés de lumière
Vont chercher les gens des maisons,

Vont les chercher, de proche en proche,
Sous la voix qui niche au clocher,
Et les hameaux endimanchés
S'avancent, dans le vent des cloches...

Ces vieux, porteurs de leur mémoire,
Ivres un peu sortent des murs;
Ces vieilles, en robes de moire,
Dieu les moire de son azur.

Comme eux tireraient, de leur poche,
Une médaille, un franc d'argent,
Profondément, le son des cloches
Saisit leur cœur usé d'enfant;

Le plus lointain veut son dimanche
Au détour des jours besogneux;
Le plus noir, à l'église blanche
Ramène ses pas ténébreux;

Les voici, sortis de l'argile,
Par le soleil exorcisés,
Au seuil du divin domicile,
Par l'orgue à nouveau baptisés.

La nef chante... Aux gars des prairies,
L'hymne est bleu comme un abreuvoir :
C'est une musique de pluie
Dans un nuage d'encensoir;

C'est un crépitement de grange
Porté par le peuple à l'autel,
Des liens, des gerbes de louanges
Sous des cintres peints par le ciel...

Et je suis là... De ce village,
J'ai repris l'agenouillement;
Balançoire de mon jeune âge,
L'orgue me rend son bercement;

Comme le jour vêt la fenêtre,
Je suis tout revêtu d'accords;
Dans la chaire, j'entends le prêtre
Parler tout bas avec les morts...

En songe, aux lueurs des bougies
Râlent des paysans couchés
Sous le crépi des maladies,
Sous le glas qui vient les chercher.

Ils descendent vers l'autre monde
Entre la lumière et le vent,
Puis se relèvent, dans des rondes
De fleurs et de petits enfants...

Là-haut, c'est la dernière cloche
Qui leur donne, avec sa douleur,
Cette chanson, lointaine et proche
Tour à tour, comme notre cœur...

... A cet instant, l'église tremble :
Le Christ qui nous signe d'adieu
Reçoit nos yeux, doux d'être ensemble
Dans Son Tabernacle de feu.

IV

C'EST alors qu'en sortant de l'argileuse foule,
J'ai vu ma terre, dans sa joie à travers Dieu :
Quelque chose d'un temps perdu, que mon pas foule,
S'est relevé, pareil aux prés sous un vent bleu.

Une lumière verte et blanche de chaumine
Changeait le paysage en long verger de mai ;
Devant la haie, un jour étoilé d'aubépine
M'entendit, qui priais dans mon cœur embaumé :

— Où dort ma voix, que je l'accorde à cette fête!
Voici mes mains, où l'azur pèse un grand reflet ;
Partout, l'herbe, au soleil, trempe ses fleurs de lait ;

Dimanche, si mon chant devient ton alouette,
Jette aux rayons des blés, pleins des cris du poète,
Ces regards déchirés qu'ont les yeux du bleuet !

La nuit, c'est la dernière chose
Qui leur donna, avec le jour,
Ces chansons, lointaines et proches
Tous à nous, comme nous sommes.

VI

... A cet instant, l'âme se A...
C'est alors qu'un vent de l'alignement
L'a vu passer dans sa nuit à travers l'éclair
Quelque chose d'un temps perdu, que nous pas l'air
S'en relevé, pareil aux pas sous un vent bleu.

Une lumière verte et blanche de chaux
Changeant le paysage en long verger de mai;
Devant la baie, un jour étoilé d'azur
M'attendait, qui précis dans mon cœur enchaîné :

— Oï don ma voix, que je l'accorde à cette fête !
Voici mes mains où l'air pose un grand effort ;
Parout, l'hôte, au soleil, trépasse ses fleurs de lait ;

Dimanche, si mon chant devient son silence,
Jette aux rayons des blocs pleins des cris du poète,
Ces regards déchirés qu'ont les yeux du blent !

Sur le cœur de la journée

Le beau Dimanche

Sur mon lent pays d'autrefois,
Avant vépres, au loin, à l'heure encor
Où l'on voit un feuillage d'or
Néger dans les nuages bleus des bois.

L'Ange venait de ciel cette sente légère,
Et moi, pliant mon ombre à sa lumière,
J'ai découvert, sur l'arc d'horizon,
Ce miroir dont il m'a fait don.
Là tourne l'arc de la rosée;
Là, sur le cœur de la journée,
Fit une petite maison
De chaux, de verre et de goudron,
Qu'ainsi fleurit de son jardin besogne

Le beau Dimanche

Sur le cœur de la journée

SUR mon lent pays d'autrefois,
Avant vêpres, au loin, à l'heure encor
Où l'on voit un feuillage d'or
Neiger dans les nuages bleus des bois,

L'Ange semait de ciel cette sente légère,
Et moi, pliant mon ombre à sa lumière,
J'ai découvert, irisé d'horizon,
Ce miroir dont il m'a fait don.

Là tourne l'arc de la rosée;
Là, sur le cœur de la journée,
Rit une petite maison
De chaux, de vitre et de goudron,
Qu'aux fleurs de son jardin bercée

On voit s'éveiller jusqu'au soir;
Et c'est une étable d'or noir,
Un fenil parfumé qu'embrume
Au vent, le fournil qui fume;
Puis, tout rayonnants de volailles,
Les murs d'une cour sillonnée
Et tout illuminée
De mille éclairs de paille...

Que vos yeux me regardent !

L'AZUR défonce la fenêtre :

Réveillez-vous dans le miroir, mes Anciens!
Je sais les mots d'où va renaître
L'heure qu'on croit tournée à rien :
Je n'irai pas vous retirer d'une fumée
Evanouie au vent et qui revient
Amèrement, le soir, embuer la croisée,
Lorsque le feu s'étend sur la vitre étoilée;
Non, je vous prends, tout simplement, dans ma parole
Et comme, à ses petits enfants,
Mon père mort, du fond du grand mystère blanc,
Sonore encor de son école,
Je dis : « Que vos yeux me regardent bien ! »

On voit s'éveiller jusqu'au soir,
Et c'est une stable d'or noir,
Un feuil parfumé qu'embrume
Au vent, le fournil qui fume;
Puis, tout rayonnant de voilées,
Les murs d'une cour allongée
Que vos yeux me regardent !
De mille éclairs de pain.

De sa fine ardoise

CAR je viens, comme en ce temps-là,
De l'azur vert derrière un noir feuillage;
Au rythme lointain des lilas,
Je suis né tout au fond de ce long paysage,
Dans une belle école sur le ciel...
C'est là qu'au vent des cloches villageoises,
Je regardais fumer, de sa fine ardoise,
Très haut, la douceur du toit paternel...

Sous les saules bas

PAR l'Abbaye, au pied de sa longue muraille,
J'arrive au soleil semé comme une paille,
Et, dans ces fétus changés en rayons,
Mon pied chante et saute avec le grillon.

— Ecoutez, regardez-moi bien!
J'ai dans mes poches des étoiles
Aussi fines qu'un sable fin...
J'en sème l'aube autour du poêle
Et jusqu'au seuil qu'ont étoilé,
Jadis, les clous de vos souliers.
J'ai déchiffré, dans la poussière,
Les constellations tremblantes de vos pas;

Et j'avance, à présent, sous les saules bas
Vers la porte verte comme les prés;
Ecoutez au jour rire la barrière!
De mes yeux d'enfants, revoici bleutés,
Ces murs de lait, ces toits légers
De leur ramure de lumière...

Comme avant la sieste

SORTEZ des vieux portraits où vous êtes si pâles,
Mariés par ces cadres ovales
Au mur tendu comme un linceul!
Grand-père, je vous rends votre pipe de terre
Et votre tabac, dans le pot de pierre;
Et vous, Mère-Grand, votre fauteuil :
C'est là qu'en regardant constamment vers la porte
Ouvverte sur le soir de mai, vous êtes morte.
Sur vos lèvres, la Vierge, au signe convenu,
Tout en cueillant votre âme prête,
Laissa tomber deux pâles violettes;
Et vous, vieux paysan que je n'ai pas connu,
Je sais pourtant comment votre instant est venu :
Votre fièvre aiguë au mois de janvier,
Comme une faux trempée au feu de l'été :

Vous aimiez le soleil qui fond dans les corps;
Ainsi fut pour vous le soleil de la mort;
Et, dans votre soir, croyant la moisson faite,
Vous avez laissé simplement aller votre tête,
Et même, en vous mourant, comme avant la sieste,
Quand le repos faisait retomber votre lippe;
Dans le vide, inlassablement, vous repreniez le geste
De bourrer encor votre pipe...

Je lui donne deux sabots

MAIS le Vieux est triste et têtù;
Il ne m'écoute déjà plus...
Je lui donne deux sabots d'or,
Puis je l'entends marcher dehors,
Sur les épis et les fétus.

Et je prends garde à mon sourire
Lorsque la Mère-Grand soupire :
« Voilà, mon enfant,
Voilà ce que c'est
De tirer un vieux paysan
De son portrait... »

Et cependant que je descends dans sa pensée,
Elle s'est assise au pied de la cheminée;
Car pour elle, ô lumière, c'est dimanche!
Et je le vois aux doux rubans de son bonnet,
Où son cœur bat dans un petit bouquet
Qu'ont velouté la violette et la pervenche :
Ses cheveux ainsi sont si bien cachés
Que nul ne sait plus si sa tête est blanche.

Vers le fusain rouge

ON entend alors l'église qui sonne :

A travers prairie et feuillage

Les vêpres s'en vont en voyage;

Et, dans tous les ciels du village,

Des rondes de cloches rayonnent.

Et la chaumière monacale

Cherche à dorer sa chaux dominicale;

Entre la paysanne en son hameau

Et la vitre, qui n'a pour rideau

Que le seul éclat de la terre,

Elle commence un long chant solitaire;

Et, sous les poutres enfumées,

Vers le fusain rouge d'ombres veloutées

Où sont les petits portraits de la cheminée,

On entend le feu jaser avec l'eau.

Dans l'odeur de ces murs

C'EST dans l'odeur de ces murs plus éblouissants
Qu'à Noël un rochet de givre,
Qu'est né mon père très noir, Florian,
Maître des cahiers et des livres.

Et ses frères, pendant qu'il dressait les mots
A l'école et dans sa tête,
Devenaient dresseurs de chevaux
Et maîtres des maisons des bêtes.

Puis c'est encore ici qu'avec ses rides
Précoces de fillette aux grosses tresses,
Avec son nez
Mal dessiné,

Et son beau nom d'archiduchesse
A vu le jour sa sœur,
Qui n'était faite rien que de son cœur
De paysanne : Adélaïde.

Et son bras non d'archibuteux
A vu le jour se lever
Qui n'est fait que de son cœur
blanche

Ce moulin amer

OR l'Aïeule se lève, elle a touché l'armoire;
J'allais crier : « Miracle! ô Vieille, asseyez-vous! »
Mais, au chant de cette bouilloire,
Je veux la voir encor bercer sur ses genoux,
Comme un hochet usé de son enfance,
Comme un jouet plein de souffrance,
Ce moulin amer où tourne un bruit doux.
Et, tout bas, les nommant en rêve pour elle,
Je rends à ses mains les choses fidèles :
Les bols aux cercles d'or, le sucrier,
Le pot d'où monte un parfum noir,
Le beurre et son éclat de renoncules,
Le lait caillé, le sel tout en étincelles,
Et, contre la vitre et jusqu'au miroir,
Le passage avec le ramage des peupliers
Dont le feuillage au vent avance ou recule
Dans un soleil bleu comme un vol de libellules.

Si je le prenais par le cou...

ELLE n'attend plus, à présent,
Que son austère paysan :

Mais comme je sors, que j'avance
Sur les pavés, autour du hangar et du four,
On entend beugler de toute sa panse,
Un bœuf ténébreux qui vient voir le jour
Par la porte sciée en deux sur la cour;
Et, dans la fenêtre aux lueurs rouillées,
Une cavale aux yeux longs de brume
Lève soudain sa tête réveillée
Vers la paille qui se rallume...

En écoutant sonner l'or de ses sabots
Qui vont, autour des blés, dans sa mémoire,
L'Homme, ensorcelé par les animaux,
Retourne avec son rêve au cœur expiatoire
Du royaume aratoire...

— Si je le prenais par le cou, ce vieux,
Si je regardais, soudain, dans ses yeux,
Où le plus glorieux matin de sa carrière
N'a laissé la couleur que d'un peu de poussière,
Sans doute, il mettrait mon dimanche en fuite...
En sifflant de joie, il s'en irait vite
Dépouiller les versants dont l'été jaune
Descendrait avec lui dans le pays d'automne...

Exténué, jusqu'aux arpens que la nuit borne,
Avec le bœuf qui berce le soir sur ses cornes
Ou la cavale en glaise obscure, tour à tour,
Au vent de pluie, heureux d'en boire l'amertume,
Titubant sous l'ivresse vague de la brume,
Il inventerait son nouveau labour...

Mais je le tire par la manche :

— Ne sentez-vous pas l'odeur du dimanche,
Ce café, plus noir qu'est la nappe blanche?

— Ah! me répond-il, le repos m'est lourd!

Harpe domestique

QUAND ils sont assis tous deux devant moi,
Mon regard vole au ciel de la fenêtre
Et je croise, avec eux, mes doigts
Pour voir tout ce qui va renaître
A notre prière sans voix...

C'est un tableau plein des rayons de la rosée
Sous les carreaux qu'ont peints les feuilles,
Cette nappe, aux reflets de cette croisée
Dans la ramure, qui mêle au ciel
Ensoleillé sa lueur de miel.

O communion, ô musique,
Chaumière, harpe domestique!
Ce dimanche couleur de saule
Pose la main sur notre épaule.

— Dites-moi, mes vieux, dans quel songe
Dangereux cette heure vous plonge?

... Je vois l'homme blanc dont la bouche
Deviens sombre comme un caillot,
Mais, d'un seul regard, je la touche
Et j'en fais un coquelicot.

Je vois les yeux de ma grand'mère
Comme en leur nuage, défaits;
Mais, d'un seul mot, je les éclaire
Et j'en fais deux nouveaux bleuets.

— Car c'est cela, par sa parole,
Sa voix austère, qu'à l'école
Mon père, autrefois, m'enseignait...

Ce parfum changeant...

ET soudain, voilà que l'horloge, au mur,
Tinte et se remet au travail :
Elle est contente, elle brille,
Elle pique, de son aiguille,
Les rameaux en fleurs que l'azur
Entrelace au cadran d'émail...

Est-ce d'elle ou du long jardin
Appuyé sur le jour d'argent
Tout fourmillant de chèvrefeuilles,
Que descend ce parfum changeant
De temps, de muraille et de feuilles?

Puisque c'est dimanche

FAMILIÈREMENT, puisque c'est dimanche,
Le Seigneur aussi les prend par la manche;
Une voix en eux murmure un secret :
— Ah! réveillez-vous tout à fait!
... Et les voici comme ils étaient sur terre :
Lui, roulant sa mâchoire amère
Sur le goût de sa peine sans regret,
Elle, gauchement, comme au temps jadis,
Suçant le café noir et le sucre candi...

... Et c'est alors, sous la croisée,
Que leurs deux ombres tremblent
De découvrir, si tendrement ensemble,
La lumière, enfin, de cette journée.

Plus bleu que la fumée

SUR la nappe où viennent s'ouvrir
En riant, des rayons plus doux que des mains,
Leurs doigts ridés de souvenirs,
Egrènent leur passé dans des miettes de pain.

La Vieille, à la table appuyée,
Entend comme un chant de berceau;
Le Vieux voit voler un oiseau
Dehors, plus bleu que la fumée...

Il fume, il fait une auréole
Lente, qui tourne sur ses traits;
L'heure monte, le mur s'envole
Avec les cerceaux des portraits
Qui s'en vont, au vent qui les veut,
A travers les peupliers bleus.

Ce que le balancier balance

C'EST, au mur de la cheminée,
Un ramage d'autres images :
On entend bouger les enfants
Autour du vieux miroir du temps;
Ils ont senti cette fumée
Qui souffle du fond des années;
Ils ont rassemblé leurs visages
Comme ils faisaient, au temps des fêtes,
Sur le cercle à fleurs des assiettes...
La nuit, lorsque le ciel bourdonne,
Leur mère en songe allait les voir :
Ils entouraient d'une couronne
Sa lumière au fond du miroir;
Ils lui murmuraient, en silence,
Ce que le balancier balance,

Le temps précieux, le conseil
Que l'étoile verse au sommeil,
Quand elle vient, par la croisée,
Comme une rose, une rosée
Qui dispense au repos des cœurs
Le rayonnement du bonheur...

Invention du mort que j'aime

C'EST ici que prend titre enfin ce lent poème :
« Défense, invention du Mort que j'aime,
Retour au sang du père argileux qui me fit,
Avec sa chair, jusqu'aux racines de l'esprit,
Avec ses mains, sculptant le jour dans ses paroles,
Ce rêve, ce cœur plein d'oiseaux et de corolles. »

Et tandis que mon chant tremble dans son lien,
Je répète aux Vieux : Ecoutez-moi bien :
Tant que ce dimanche luira,
Voulez-vous revoir, dans leur plus jeune âge,
Tous les enfants nés de votre ménage ?

Et d'abord, Prosper-le-soldat,
Qui fut le premier petit entre vos bras
Quand vous le berciez, à la voix de bise,
Dans vos hivers de toile bise ?

C'est pour être fort qu'il fut tant bercé;
Il devint si haut sur la herse
Que votre tête allait à la renverse,
Quand vous le regardiez interminablement passer
Aux crêtes du soir, sur les champs hersés...

Main de petite fille sur vos rides,
Revoulez-vous votre naïve Adélaïde
Courant sur le couchant d'argile avec ses tresses,
Avec ses sabots couleur d'hirondelle
— Et rouge, et toute gauche de jeunesse,
Avec son petit panier contre elle,
Avec son tablier bleu comme le vent,
Courant plus vite que la nuit qui sort des champs.

... Et je vous rendrai Désiré-le-rieur,
Et Félicien, dans son combat intérieur,
Plein d'un désir qui fait la moue à contre-cœur;
Puis, tout près de l'aîné, le plus loin de son âge,
Jean, le dernier, qui fut votre plus cher visage.

Il n'est que lumière

OR, le seul pour lequel j'ai commencé ce chant,
Je ne dis pas son nom, mais je le pense :
C'est mon père à la bouche amère et tordue ;
Et, tout à coup, aux pas de mon cœur, je l'entends —
Ce nom, ce glissement de l'Absent qui commence
A marcher, tristement, dans la chambre nue.

« — Florian! s'écrie en pleurant sa mère :
Elle a vu, dans mes yeux, son cœur qui luit ;
Elle voit son ombre et ses yeux à lui
Qui ont gardé pour eux toute la nuit,
Et pourtant, sur elle, il n'est que lumière :

— C'était un vrai savant, dit-elle, il aimait l'ignorance ;
Il était plein d'humilité et de science ;
Son cœur où veillait sa mansuétude
Parmi nous demeurait dans la solitude...

Il nous semblait parfois un étranger
Assis près de la flamme, à lire ou à songer
Comme s'il lisait un cahier sans pages,
Et, sur le mur blanc de notre maison,
Ses yeux ténébreux comme deux charbons
Brûlaient pour eux seuls les noires images. »

En me parlant, elle regarde, trait par trait,
Dans son cadre de fer, un tout petit portrait,
Une face qui dort, cependant éclairée
De la rouge espérance de vivre;
Un front ouvert comme un beau livre,
Une bouche, d'enfance gonflée
Où les lueurs du cœur sont demeurées,
Où sa lumière aussi demeure,

Et, dans cette lumière, elle pleure.

Aux lisières de la brume

L'HOMME qui fut le Père de l'Absent
N'a rien dit encore : il fume.
La fumée a rendu cette chambre vague ;
Entre ces murs, comme aux lisières de la brume,
S'il rêve, il remonte le temps ;
Il est bientôt saouï de tabac,
Je l'entends tout bas qui divague,
Je l'entends tituber tout bas :

« — Qu'ils reviennent, dit-il, en levant la main,
Leurs bras n'ont pas assez fauché de pain... »

Ses bœufs couleur de blés en bercent le nuage...
C'est l'heure des enfants qu'il salue au passage,
Et, chaque fois, leur nom, de son cœur essoufflé,
Fait luire un jour plus fort au jour de son visage
Et trembler le tabac que sa bouche a soufflé.

L'absent du temps qui passe

PUIS sa bouche dévide un discours douloureux :

Je songe à celui qui vient en retard,
Il traîne, car il n'est pas sûr de mon regard :
Il est resté pour moi l'Absent du temps qui passe.
Je le contemplerai, car il portait mes yeux
Mais en plus noir, d'un éclat plus silencieux.
Il ne me disait rien; comme au fond d'une glace
Nous avons peur, en nous, de nous voir face à face.
Je me disais parfois : « Nos paroles sont prêtes... »
Mais il détournait, tout à coup, la tête
Et je sentais alors monter à mes genoux
Transis, l'esseulement qui coulait entre nous...
... Il voulait d'autres terres que moissonnées,
Il a mis l'ombre au milieu de ma maisonnée;
Mais à présent, ma langue brûle et se délie :
S'il vient, je veux causer avec sa songerie...

Comment traînaient tes pas

L n'est qu'un livre, lui dirai-je, où volent
Le travail sans repos et le vent sans paroles :
Si tu avais appris les prés où sont écrites
L'herbe douce et les fleurs que le Seigneur a dites ;
Si tu avais appris, de tes pieds, à marcher
Dans la glaise qui prend son homme et vous l'étire,
Pour se venger, en lui, du soc qui la déchire,
Peut-être aurais-je alors compris ton cœur caché ?
Sous le déchaumage des nues,
A travers mes plus vieux automnes, hachurés
Par l'averse aux revers des éteules chenues,
Comment traînaient tes pas, de nos pas ignorés ?
Dans quels ravins, où nos cœurs n'auraient pu te suivre,
Ton cœur s'enfonçait-il, seul et triste de vivre ?
Le cuir tanné, le coude aigu, ton père sait
Jusqu'au soir les labours que son œil a tracés ;
Toi, dans des cahiers bleus, tu mettais à la règle

Le bonnier de froment ou la verge de seigle;
Tu mesurais l'effort abstrait dans son recul,
Tu pesais la campagne aux plateaux du calcul;
Ta classe, chaque jour, n'était qu'un long dimanche
Où la craie enserrait de ses gants tes mains blanches,
Tandis qu'abandonnés à leur calendrier
Nos hivers descendaient dans les jours oubliés... »

En parlant, il s'est mis à pleurer sur sa vie;
Dans la fumée, il se revêt de rêverie
Et c'est alors que la vieille, en tremblant un peu,
Se lève, me fait signe et ravive le feu.

Laboureur sans soc et sans bête

JE me lève, à mon tour, au bord d'un doux vertige :
Que l'instant luise, enfin, qui rende à la chaumière
Tous ceux qui l'ont aimée au temps de sa lumière!

— Mon Dieu, n'essayez pas, leur dis-je,
De jouer avec ce prodige :
Il n'y a pas qu'un blé qui germe
Autour des vergers et des fermes;
Il n'y a pas qu'un seul fermier,
Celui du trèfle et du fumier;
En nous montrant, sur les éteules
Le soir cuivrant le toit des meules,
Mon père, aux yeux du Père à tous,
Fut bien plus paysan que vous!

De ce qui s'élève et s'envole,
Il a pénétré son pays;
Il a vu son rêve, il a pris
A pleins doigts, le blé des paroles.
De sa voix, comme d'un levain,
Il a fait, dans sa vieille école,
Lever les cœurs comme le pain.

Ses prés furent verts à la brise,
Mais ses chemins ont été durs;
Sa jeunesse, nous l'avons prise,
Sa force, nos terres l'ont bue,
Même il a poussé la charrue
Sur les grands talus de l'azur;
Il pouvait aller de la tête
Jusqu'à tomber à certains bords;
Laboureur sans soc et sans bête,
Il laboura même la mort...
Quand il cherchait la fleur dans l'herbe,
Comme un petit pâtre, à genoux,
Je l'ai vu souvent, par son verbe,
D'un mot mystérieux et doux,
La forcer à fleurir pour nous...

Or, à présent, si le poète
Que le Maître a fait par surcroît,
S'avance et vous dit : « L'heure est prête,
Frottez vos yeux et suivez-moi ! »
Sur les épis de ma parole,
Vous verrez descendre un oiseau ;
L'âme est plus dure que les os :
Des chants vont sortir des corolles,
Toute mort s'enfuit à ma voix !
Le temps m'a hersé les entrailles,
Les fleurs du sang, je vous les dois,
Mais je vous rends d'autres semailles
Ici, qu'aux sillons d'autrefois,
Le blé qui tomba de vos doigts... »

... Ainsi, je chante en leur demeure,
Et je soupire, en leur donnant
Mes yeux, pareils à deux étoiles noires ;
Jusqu'au bout d'un ciel et d'une heure
Où le Vieux, qui rit en dedans,
Sent un beau soir, un long baiser de gloire
Tourner dans le rayonnement,
A son tour, où sa face pleure...

O père du poète!

L'AIEUL, alors, qui tremble au seuil de la fumée,
Ouvre ses bras en croix sur la croisée,
Et parle, comme pris d'un lent soulèvement :
« Laissez venir, dit-il, devant la cheminée,
Dans le miroir de son éloignement,
Le Maître qui demeure au Pays des enfants! »

O Père du Poète, ô fils du Paysan,
Cependant que déjà tous les autres se lèvent
Et puis s'embrassent, tour à tour,
Comme au matin d'un nouvel an,
Rendue à sa vie, à son rêve,
Leur mère leur dit à voix basse :
« Mais vous allez boire une bonne tasse,
Et manger tous ensemble, autour
De la nappe de ce beau jour?...

On n'attend plus que Florian,
Il va venir, il va descendre...
— Ah! bon Dieu! qu'il descende vite
Fait la naïve Adelaïde!
— Quoi? dit le joyeux Désiré,
Taille-t-il sa barbe au grenier? »
(Moi, je ris de les faire attendre :
Les derniers seront les premiers!...)

Dites-nous où il est !

AU moins, dites-nous où il est ?

— Il vole, il vient sur l'arc-en-ciel ;
Car, pour enseigner les enfants du ciel,
Heureux et fier de son enfant,
Ah ! Florian sévère et souriant,
De son rire en pleurs, il leur apprenait,
Là-haut, dans les blés et dans les bleuets,
Le Poème, ici, que j'ai fait.

On n'attend plus que Florian,
Il va venir, il va descendre...
— Ah! bon Dieu! qu'il descende vite
Fait le naïve Adèle!
Dites-nous où il est!
Taille-t-il sa barbe au grenier?
Ses dents sont-elles de fer?
Les moutons d'aujourd'hui ont-ils des cornes?

— Il vole, il vient sur l'arc-en-ciel;
Car pour enseigner les enfants du ciel,
Heureux et fier de son enfant,
Ahl Florian sévère et souriant,
De son rire en pleurs, il leur apprendait,
Là-haut, dans les blés et dans les bleues,
Le Poème, ici, que j'ai fait.

La Guêpe

Couchants d'Argile

Le jardin qui fut un bruit d'eau
L'oiseau à saisir, de sa main d'ambre,
L'air guêpe, aux jours du rideau .

A travers son vol sans cesse,
Plein de manques et de chimères,
L'oiseau, rayé de rossets,
S'élève à la vitre un ciel de terre.

Trivectores et tourbillons,
Célestins d'encre dorée,
Le Poète avec l'aiguillon
De votre colbre sacrée.

Conchans d'Argile

La Guêpe

VERS les quatre heures, en septembre,
Le jardin qui fait un bruit d'eau
Cherche à saisir, de sa main d'ambre,
Cette guêpe, aux jours du rideau.

A travers son vol sans essor,
Plein de musique et de chimère,
L'insecte, rayé de ressorts,
Heurte à la vitre un ciel de verre.

Trajectoires et tourbillons,
Griffonnages d'encre dorée,
Le Poète aime l'aiguillon
De votre colère sacrée.

Ombre d'Or

AU soleil de l'après-midi,
Son ombre tourne sur la porte :
Elle a son bonnet du dimanche,
La vieille un peu folle qui rit
Et cause avec sa fille morte...

Elle rit en branlant la tête,
Elle rêve, elle pleure aux Anges;
Elle est dans sa robe de fête,
Dans ce fauteuil, cette corbeille
D'osier croisé qui l'ensoleille...

En bulle, au vent, on voit la cloche,
Dans ce dimanche plein d'oiseaux,
Bondir vers le nuage mauve,
Sur les mains blondes des rameaux...

Elle s'appelait Isabelle :
Quel nom dans une maison pauvre!

C'est Elle, ici, grande et petite,
Près du puits et sous le hangar,
Avec le ciel un peu hagard
Qu'avait le jour de son regard...

Cette colombe est blanche d'elle,
Ce puits conserve, nimbé d'ailes,
Le visage aux cheveux défaits
Qu'elle mirait dans ses reflets,
En s'accoudant à la margelle...

O nuage où le vent repose,
Chaumière, arc du ciel sur les roses!
Quelle ombre d'or touche la porte?
Au mur, d'une vieille croisée
Coule une lumière plus forte;
Et c'est dans cette lumière,
Ce miroir, que passe un soir
D'autrefois et de toujours,
Sur lequel l'aïeule penche
En tremblant, sa tête blanche,
Pour rire et baiser tout bas
L'Ombre qui la prend dans ses bras...

Chanson

LE vieux roulier qui cheminait sur la chaussée
Pleurait, en s'éloignant, de voir le jour tomber ;
Sous les ormeaux où la lumière était passée
Tremblait une ombre encor toute bleue, où marcher...

... Petite fille qui parlais à ta poupée,
Tu étais blonde ainsi qu'un soleil du jardin :
« Laissez-moi regarder, toute la journée,
L'enfant triste qui rit de dormir dans mes mains. »

Est-ce toi? Je descends d'un bienheureux calvaire
Par des sentiers qui font leurs croix sur le gazon ;
Une étoile vouée au pays de ma mère
Verse un beau soir d'ardoise au toit de sa maison.

Notre-Dame des Labours

PAREIL à vous, Péguy, j'aurais eu mon bâton,
Pour en battre, au passage, un bloc de pierre fausse,
Mais ce n'est pas à pied que j'ai pris, dans la Beauce,
La route où marche encor votre hymne de piéton.

D'un Bercy ruisselant, en volant sur la Seine
Vers Montrouge navré comme un enterrement,
J'ai traversé le fusain bleu de Bourg-la-Reine
Et jeté ma voiture au chemin d'Orléans.

Là, retenant du mors mes chevaux en rodage,
A l'abri de l'argile et gêné de mon cœur,
Contre la vitre où surgissait votre visage,
J'entendais votre pas dans le pas du moteur;

O Péguy, le tourment dont la terre était grosse,
L'immense hiver de pluie, à mes yeux brabançons,
Pour marier au ciel l'horizontale fosse,
Plongeait son versoir d'eau dans le sol beauceron!

Plaine torrifiée aux feux bas des broussailles!
Avant les deux Gometz, le nom de Palaiseau,
Un nom sur un poteau, rouillé dans sa ferraille,
Nous attendait, au bord de « la route en biseau ».

Le paysage était plus simple qu'en Hesbaye :
Là, les jardins ont fait trop de petits clochers;
Les pommiers de la route, ici, le seul verger,
S'en allaient, expulsés de ce pays sans haies,

Sans fermes, sans hameaux, couvert d'un lourd éclat
Où la pluie était bue en nuage sans boue,
Et dont la solitude, en moi, comme une roue,
Broyait mon cœur au jeu de ses rayons compacts...

O sol vierge, horizons pleins de fuite et d'absence,
Sous le songe éphémère, immobile puissance,
Limons de nuit, qui jetiez au jour ces lueurs,
Ces auréoles de vos Anges-laboureurs,

Du moyeu jusqu'au bord, vous tendiez à ma vue
Le cercle amer d'une bien-aimée étendue!
Je me disais, tout à la glèbe abandonné :
« C'est ici que le cher Péguy de France est né;
Les faubourgs d'Orléans, Jeanne, vous l'ont donné :
Il sort de Beauce au temps des semailles d'automne,
Il porte un peu d'argile aux gens de la Sorbonne :
Un soleil de coupole, aux pavés de Paris,
Sur ses pas fait jaillir des fontaines d'épis,
Et ce miracle apprend aux universitaires
Que, dans l'homme, le ciel s'enracine à la terre... »

En silence, accordée à l'orgue du moteur,
Ta voix chère, ô Péguy, je la chantais par cœur :

*« Nous voici parvenus sur la haute terrasse
Où rien ne cache plus l'homme de devant Dieu,
Où nul déguisement, ni du temps, ni du lieu,
Ne pourra nous sauver, Seigneur, de votre chasse. »*

... Et comme tu disais, d'un pavois de terrains,
Dans le cercle, au delà des enclos de l'averse,
S'avança, rayonnant, hérissé de ses herses,
Le char d'argent qui roule sur les toits chartrains...

De loin, son clocher vieux, touché d'or et de suie,
M'avait fait signe, comme un chaume au fond d'un champ;
C'est qu'à ses pieds, au bout des grillages de pluie,
Seul, Péguy m'attendait, comme au pied de son chant...

O paysan rougeaud, bâtisseur et prophète,
Du grand portail rempli de gestes minéraux,
Que te disaient ces personnages ogivaux
Auxquels tu répondais par des signes de tête?

En m'avançant dans les lumières de la Vierge,
Je t'ai suivi, las, comme usé par ton travail...
J'ai vu ta main, luisante et fine, entre les cierges,
Sur ta mère jeter le châle d'un vitrail...

Elle était seule en cette gloire cathédrale,
Et, tremblée, à genoux, avec son chapelet,
Petite, elle égrenait en pleurant sur les dalles,
Des lilas bleus au pied d'un pilier violet...

Moi, je m'étais assis, dans la montagne agreste,
Sur une chaise rempaillée avec de l'or...
J'écoutais, dans la voix du Paysan céleste,
Le poème et la pierre enlacer leurs accords :

*« Tour de David, voici votre tour beauceronne,
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
Vers un ciel de clémence et de sérénité,
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne... »*

*C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,
Et, vers un ciel sans bord, la ligne la plus haute... »*

... Autour des yeux fermés retentissait, fertile,
La Parole aux sillons versant le fond du jour;
Un nuage, cabré sur le couchant d'argile,
Tirait le char de Notre-Dame des Labours...

Alors, semblable au plus pauvre homme de la terre,
Au nom de ma campagne où dorment tant de saints,
J'ai demandé, par la tristesse de ma mère,
Par sa joie, à présent, qui descend dans mon sein,

Pour ma Hesbaye, au ciel, digne enfin de l'Ogive,
Un chemin que le soir mène sous un portail,
Une nef amarrée à sa tour, dans l'eau vive
Qui ruisselle, à jamais, du Verbe et du vitrail...

Veillée

CE tabac, dont le vol s'arrête sur mon corps,
Quelle âme en fait l'arôme en mémoire des morts?

Amer, s'il a jailli du sol, c'est pour me tendre
Une cendre sans nom, qui m'annonce ma cendre...

Par la ténèbre aussi, l'ossement découvert
Blanchit, du feu caché qui couvait dans la chair.

Cependant, pour créer le parfum qui la porte
Jusqu'à moi, cette plante a pris la terre morte;

Elle a pris, en secret, pour son âcre baiser,
Ses volutes d'azur au sol décomposé,

Puis, déployant sa feuille aux murs du crépuscule,
Longtemps, elle a cherché le rayon qui la brûle...

Mais c'est ici, par moi, qu'enfin mêlée au soir,
La fleur s'épanouit dans l'occulte encensoir,
Pour qu'en nimbe, à mon front, son âme consumée
Me réveille ou m'endorme au bord de sa fumée...



Le miracle me vêt : c'est pour me dépouiller
Le cœur, d'un souvenir que mes pleurs ont mouillé.

Tout ce qui fut de moi, ma lumière et mon ombre,
Dans ce refuge illimité, je le dénombre;

Pèlerin du brouillard, humant ce que je vois,
Je m'enfonce à travers mes pays d'autrefois :

Du couchant de ma vie à sa lueur première,
Les reflets que mes yeux ont laissés en arrière,

Les arcs noirs de la nuit, les cintres bleus des jours,
En passages flottants, sur la route à rebours,

Ramènent, suscité par le plaintif arôme,
A ma rencontre, un lent défilé de fantômes.

Je vous rappelle, ô morts, je bleuis les instants
Où votre chair sans nom par mon sang se rallume :
Mon haleine, vers vous, soulève cette brume
Qui vous rend la douceur et la couleur du temps.

Je vous convie au fond d'un âtre sans contour,
Velouté par vos nuits pleines de lampes noires;
Entre ces murs chaulés de vos blanches mémoires,
L'ombre vient de passer, que vous nommiez le jour.

Enlaçant la maison, vos regards envolés,
Vos signes à la terre, en mes yeux je les porte :
La croisée est en fleurs, le soir vient sur la porte,
La chambre accueille encor vos sommeils étoilés.

Présente en vous, déjà, mon absence à venir,
Je la respire, je la touche dans les choses :
Nous n'avons pas besoin d'autres métempsycoses
Que celle où je *deviens* par votre souvenir!



Mais le soir fait, de votre automne, une fumée.
Cette heure où j'ai votre âme est une heure embaumée;

Ma chanson vous rassemble, au souffle d'un encens
Qui monte de mon rêve et, du vôtre, descend...

Au couchant consumé, cet azur que j'expire
Cache l'occulte aurore où votre cœur soupire.

Par les parfums qui vont ainsi vous retrouver,
Quel repos vient de vous, jusqu'à m'y soulever,

Jusqu'à veiller, pour moi, le tourment qui me ronge
Et plonger, dans la paix, et ma veille et mon songe!

Ce qui me joint, des jeux perdus de vos saisons
S'étire, en paysage, aux murs de la maison;

Je reflète vos yeux d'un regard qui brasille :
Dans la brume en partage où votre sang grésille,

Une oraison sans voix déroule à mes genoux
Ce lent nuage abandonné, qui vient de vous,

Et mon chant qui s'élève, où vos pleurs vont descendre,
Exhale un rêve respiré jusqu'à la cendre...

La Fleur de Sang

SI les champs sont rayés d'épis vers Votre gloire,
L'argile en reste douce à notre corps gâté.
Seigneur, au vent de feu, brûlez notre mémoire,
Sur la moisson qui souffle à travers Votre été!

C'est bien assez qu'un triste cœur dans l'herbe riè :
De ce qui fut ce corps par Vous désassemblé,
Et sert de nous encore, après la chair pourrie,
N'élevez rien jusqu'aux rayons de Votre blé!

Votre blé peut jaillir du cadavre des bêtes,
Des oiseaux que la mort fit s'envoler ailleurs;
Mais leur songe a tout pris à la chair des poètes,
Le meilleur a trompé Vos archanges veilleurs.

Le meilleur a semé ce qu'il nomme son verbe,
A des prés qui n'auront jamais de fenaison;
Il a montré, le front bas dans la mauvaise herbe,
Comment on paît son pâturage de poison.

C'est là qu'est noir le gazon que Votre œil dénombre,
Que les fleurs, constellant de faux ciels renversés,
Pour éclairer le sol, y font brûler une ombre
Où rôde, au soir, le souffle amer des trépassés.

Or, ce qui joint notre âme au limon fait hostie,
C'est l'appétit terrestre, en Vous, de devenir :
Douce gerbes, couchants rouges d'eucharistie,
L'homme a perdu la faim de Votre souvenir...

Il a plutôt jeté la semence infernale,
Chaque nuit, dans la maie en fleur du boulanger,
Alors que Votre faim, Seigneur, d'être mangé,
Roulait à ses genoux, cette plaine estivale.

Maintenant qu'il s'égare au delà du prodige,
Triste sous les rayons décolorés du vent,
Il ne mérite plus, par la feuille et la tige,
De rire, après sa mort, dans l'épi de froment.

... Cependant, puisqu'il faut, au bout des emblavures,
Des nielles, des bleuets et des coquelicots,
Poètes, par le mal de quelque plaie obscure,
Par l'azur dont vos yeux ont miré les échos,

De vos regards perdus, Dieu fera, sous la Terre,
Sourdre la fleur de ciel dans le blé mûrissant,
Quand vos corps descendront se mêler au mystère
Qui fait, du sang défait, lever la fleur de sang.

Quatrains

I

Si l'aube, en l'orage allumée,
Ne lèche que pluie et fumée,
Le ciel renverse, au bout des champs,
Le grand sablier du couchant.

II

Va, petite, le monde est doux
Comme un nuage à tes genoux!
— Seigneur, j'ai peur des lents éclairs
Qui demeurent dans vos yeux clairs...

III

Ils pleuraient sur leurs jours comme sur une offense,
Cependant que mes nuits, rieuses de soleil,
M'entraînaient au jardin bondissant qui s'élançe
Plus haut que l'enclos noir de leur dernier sommeil.

IV

Tout ce qui s'endort me redit
Que tout se réveillera :
Lundi, jeudi, samedi :
Le dimanche est déjà là!

Testament

Si vous cherchez mon songe, il dort dans cette argile,
Il l'aime jusqu'au ciel, il en est désiré :
Le paysage auquel il sera mesuré
Est solitaire, amer, taciturne et fertile.



Mettez-moi dans les mains, rouillés comme des clous
Et cloués à la croix, trois épis de blé roux ;
Ces rayons, ces éclairs du nuage funèbre
Me perceront le cœur sur mon lit de ténèbres ;
Le tonnerre de Dieu qu'auront saisi mes poings,
J'en ferai le silence auquel je serai joint :
De la Pâque dernière, ô divine bouchée,
J'aurai gardé le goût dans ma bouche rentrée ;

Mais, sur mes doigts aussi, je veux que l'autre pain
Atteste encor le signe envolé de mes mains;
Je veux que ces épis, croisés sur ma mémoire,
Preignent racine, avec mon cœur, dans l'heure noire;
Que, par eux, feuille à feuille, en défaisant mon corps,
Tout le blé de mon sang, dans l'été de la mort,
Jusqu'au Dieu seul que j'ai chanté, jaillisse encor!...

Noël de guerre

Mais, sur mes doigts nus, je veux que l'autre pain
Aussi encore le signe enroulé de mes mains;
Je veux que ces épis, croisés sur ma mémoire,
Preussent racine, avec mon cœur, dans l'heure morte;
Que, par eux, feuille à feuille, on défait mon corps,
Tout le bû de mon sang, dans l'été de la mort,
Jusqu'au Dieu seul que j'ai chanté, j'allume encore!

Noël de guerre

I

MÊME si ma campagne aime à demeurer noire,
Je répandrai sur elle un prisme de couleurs;
Je veux qu'un bel hiver, soufflant de ma mémoire,
Neige et lui rende au vent, son Noël dans mon cœur.

Sous leurs ormes, voici mes routes envolées,
La haie au gel léger, les peupliers de plomb,
Et, boursoufflant ses toits d'amères cheminées,
Mon hameau que la nue argente de flocons.

Ce soir, au fond des bois filigranés de givre,
Décembre a revêtu sa cuirasse de fer;
Plein de corbeaux dorés, voici qu'un ciel de cuivre
Tourne sur le village effacé par l'hiver.

Tous les cristaux du temps paillettent cette image
Où la cloche déjà s'apprête à retentir :
Peut-être ce poème, où luit ce paysage,
Seigneur, aidera-t-il Noël à revenir ?

II

JE t'aime en ce décor de glace et de corolles,
Je t'aime ainsi, pauvre et gelé dans mes paroles,
Mon Noël sans « cougnous » bercés ni sabots d'or...
Ton seul arbre de fête est au jardin des morts :
Dans ses rameaux porteurs des verglas de la bise,
On entend grelotter le cœur de ton église;
On l'entend, pleine de son orgue, approfondir
Entre ses murs, un chant qui cherche à resplendir...
Parmi ces jours, ces crépuscules de bitume,
La houillère, au zénith de ton nuage, fume;
Ta neige tombe au fond d'un grand renversement,
Ton ciel n'a que l'éclat de son enterrement;
Mais, tout à coup, s'il vient vers toi, de proche en proche,
L'oiseau blanc dont le bec n'est qu'un flocon perdu,
S'il repart, s'il bondit d'avoir touché ta cloche,
Il remonte aussi loin qu'il était descendu :
Il refait le trou bleu qui luit dans la nuée,
Une ogive d'argent, une étoile de gel,
Et, sertissant nos yeux d'une larme aimantée,
Il y rallume, enfin, le cierge de Noël...

III

NOËL, nous l'avons dit cent fois à votre Mère,
Ave pour Votre Chair, Ave pour Votre Cœur!
Jésus, Petit, nous sommes plus bas que la terre
Et nous sommes plus malheureux que le malheur!

Voici l'ombre sans poids de nos dernières armes;
Nous Vous rendons, Enfant, la clef de tous nos maux;
Nous avons tout perdu, même le don des larmes,
Et muets, nous mourons comme les animaux...

Cependant, s'il se peut, sur Vous, qu'une bougie,
Ce soir, sur les épis de notre noir été,
Fasse battre nos yeux dans sa flamme élargie,
Innocent, rendez-nous d'abord cette clarté!

En songeant à cette heure, au crépi des murailles
Où la table est sans pain et l'âtre sans fagot,
Chauffez-nous de quelques rayons de cette paille,
Innocent, dont le sang est le coquelicot!

Sous le tonnerre où vont les barques des comètes,
Parmi les ouragans des volcans et des mers,
Ouvrez-nous la clairière où Vous levez la tête,
Innocent, qui riez entre vos bras ouverts!

Nous ne savons plus rien du temps qui se cultive,
Nos champs sont abolis autour de nos maisons;
Par delà nos hivers, dans vos îles sans rives,
Innocent, donnez-nous la cinquième saison!

Là, pour compter notre moisson théologale,
Vous nous ferez asseoir au milieu des glaneurs;
Là, des épis de l'incomptable céréale
Ruissellera partout le blé de Votre Cœur...

Séchés sur l'os, brûlés par la noire famine,
Nous n'aurons, dans nos mains, à montrer que Vos dons,
Que l'éclat, sur nos corps, de Votre chair divine,
Que notre vêtement, fait de Votre pardon!

IV

LA Douleur n'a jamais été si profonde,
C'est qu'il lui faut se mirer dans l'espoir :
Noël, Noël! ne ferme pas les yeux du Monde
Sans les prendre dans ton miroir!

Plus haut que l'avion sur la nue océane,
Passent les Anges sans reflux;
Il reste ici-bas un bœuf et un âne
Pour qu'entre eux s'incruste un Enfant Jésus.

Malgré les terreurs de la Terre,
Les lampes et les cœurs voilés,
Dans les abris de cette guerre
Laira mon poème étoilé.

Entre le monde et moi de ce monde
Pars les regards des regards et des yeux
Ouvrez-moi la chaîne de vos yeux la tête
Invisible, qui sur eux se pose

Non, Non, Non, Non, Non, Non, Non, Non
Non, Non, Non, Non, Non, Non, Non, Non
La Douleur, la douleur, la douleur, la douleur
C'est qu'il est fait de tout dans l'esprit
Non, Non, Non, Non, Non, Non, Non, Non

Plus haut que l'étoile, plus haut que l'étoile
Parsant les regards, les regards, les regards
Il est ici, par un bord et un âme

Pour qu'une chose soit, ou l'être, ou l'être
Non, non, non, non, non, non, non, non
Malgré les regards de la Terre, non, non, non, non
Les jambes et les bras, les bras, les bras
Dans les airs de cette guerre
Luce mon poème étoilé

CONTENTS

I. Le jour de la mort de mon père ... 9
II. Les jours de la mort de mon père ... 12
III. Les jours de la mort de mon père ... 15
IV. Les jours de la mort de mon père ... 17

TABLE DES POÈMES

Le jour de la mort de mon père ... 9
Les jours de la mort de mon père ... 12
Les jours de la mort de mon père ... 15
Les jours de la mort de mon père ... 17
Les jours de la mort de mon père ... 19
Les jours de la mort de mon père ... 21
Les jours de la mort de mon père ... 23
Les jours de la mort de mon père ... 25
Les jours de la mort de mon père ... 27
Les jours de la mort de mon père ... 29
Les jours de la mort de mon père ... 31
Les jours de la mort de mon père ... 33
Les jours de la mort de mon père ... 35
Les jours de la mort de mon père ... 37
Les jours de la mort de mon père ... 39
Les jours de la mort de mon père ... 41
Les jours de la mort de mon père ... 43
Les jours de la mort de mon père ... 45
Les jours de la mort de mon père ... 47
Les jours de la mort de mon père ... 49
Les jours de la mort de mon père ... 51

TABIE DES POÈMES

LIMINAIRE :

I. La guerre a mis en deuil mon beau dimanche ...	9
II. Jeu de la feuille et de la flamme	11
III. Ainsi j'entre dans ce dimanche	13
IV. C'est alors qu'en sortant de l'argileuse foule ...	27

LE BEAU DIMANCHE :

Sur mon lent pays d'autrefois	21
Que vos yeux me regardent	23
De sa fine ardoise	24
Sous les saules bas	25
Comme avant la sieste	29
Je lui donne deux sabots	23
Vers le fusain rouge	31
Dans l'odeur de ces murs	32
Ce moulin amer... ..	34
Si je le prenais par le cou	35
Harpe domestique	37
Ce parfum changeant... ..	39
Puisque c'est dimanche	40
Plus bleu que la fumée	41
Ce que le balancier balance	42
Invention du mort que j'aime	44
Il n'est que lumière	46
Aux lisières de la brume	48

L'absent du temps qui passe	49
Comment traînaient tes pas	50
Laboureur sans soc et sans bête... ..	52
O père du poète... ..	55
Dites-nous où il est	57

COUCHANTS D'ARGILE :

La guêpe	61
Ombre d'or... ..	62
Chanson	64
Notre-Dame des Labours	65
Veillée	70
La fleur de sang... ..	74
Quatrains	77
Testament	79

NOËL DE GUERRE :

I. Même si ma campagne aimie à demeurer noire... ..	83
II. Je t'aime en ce décor de glace et de corolles	84
III. Noël! Nous l'avons dit cent fois à Votre mère... ..	85
IV. La douleur n'a jamais été si profonde	87

Ce volume

LE BEAU DIMANCHE

fut achevé d'imprimer au
mois de février 1942 sur les
presses du maître imprimeur
Louis Desmet-Verteneuil
à Bruxelles, pour le compte
des « Editions des Artistes »,
à Bruxelles.

Le Noël de guerre	44
Le Noël de la guerre	45
Le Noël de la guerre	46
Le Noël de la guerre	47
Le Noël de la guerre	48

Ce volume

LE BEAU DIMANCHE

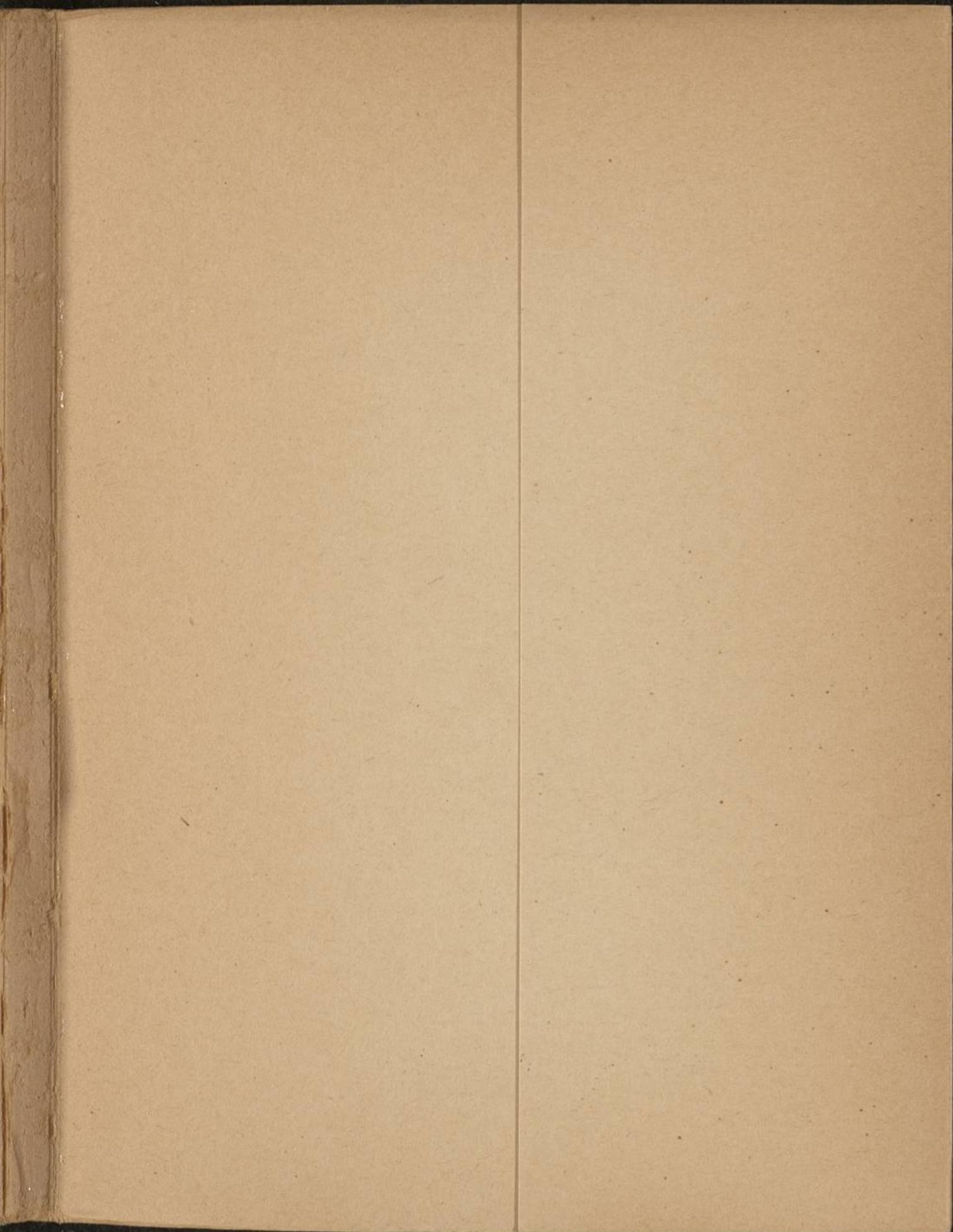
Le Noël de la guerre	44
Le Noël de la guerre	45
Le Noël de la guerre	46
Le Noël de la guerre	47
Le Noël de la guerre	48
Le Noël de la guerre	49
Le Noël de la guerre	50
Le Noël de la guerre	51
Le Noël de la guerre	52
Le Noël de la guerre	53
Le Noël de la guerre	54
Le Noël de la guerre	55
Le Noël de la guerre	56
Le Noël de la guerre	57
Le Noël de la guerre	58
Le Noël de la guerre	59
Le Noël de la guerre	60
Le Noël de la guerre	61
Le Noël de la guerre	62
Le Noël de la guerre	63
Le Noël de la guerre	64
Le Noël de la guerre	65
Le Noël de la guerre	66
Le Noël de la guerre	67
Le Noël de la guerre	68
Le Noël de la guerre	69
Le Noël de la guerre	70
Le Noël de la guerre	71
Le Noël de la guerre	72
Le Noël de la guerre	73
Le Noël de la guerre	74
Le Noël de la guerre	75
Le Noël de la guerre	76
Le Noël de la guerre	77
Le Noël de la guerre	78
Le Noël de la guerre	79
Le Noël de la guerre	80
Le Noël de la guerre	81
Le Noël de la guerre	82
Le Noël de la guerre	83
Le Noël de la guerre	84
Le Noël de la guerre	85
Le Noël de la guerre	86
Le Noël de la guerre	87
Le Noël de la guerre	88
Le Noël de la guerre	89
Le Noël de la guerre	90
Le Noël de la guerre	91
Le Noël de la guerre	92
Le Noël de la guerre	93
Le Noël de la guerre	94
Le Noël de la guerre	95
Le Noël de la guerre	96
Le Noël de la guerre	97
Le Noël de la guerre	98
Le Noël de la guerre	99
Le Noël de la guerre	100

NOËL DE GUERRE :

I. Mince si ma campagne était à demander	44
II. Le Noël de la guerre	45
III. Noël dans l'avant de nos troupes	46
IV. Le Noël de la guerre	47

MUSEE DE LA LITTÉRATURE

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



25 FRS